Le Français.

I

A cette heure, par ici, en Louisiane et à la Nouvelle-Orléans,—en Louisiane, dont l'anglo-saxonisme peut faire une "Louisiana" sans changer ses origines et sans supprimer son histoire, et à la Nouvelle-Orléans, qui eût pour fondateur Bienville, qui porte le nom de la vieille cité française si héroïquement défendue et délivrée par Jeanne d'Arc, dans laquelle on ne peut pas faire un pas sans trouver un souvenir français, un nom français ou créole, le témoignage vivant d'une race franco-latine qui n'est certainement ni la moins généreuse ni la moins courageuse des races civilisées—par ici, disons-nous, et à cette heure, l'on s'exprime très volontiers, trop volontiers et fréquemment dans ces termes :

"Pourquoi parler le français, et à quoi bon savoir cette langue? En quoi cette langue peut-elle désormais nous servir? Outre qu'elle n'est pas absolument facile, bien qu'elle puisse être très belle, la langue française n'est pour nous ni la langue légale, ni la langue nationale, ni la langue commerciale; et la langue anglaise, beaucoup plus facile et plus pratique, s'accommodant volontiers de la médiocrité, est la langue de la loi, du Congrès, du gouvernement, de la politique et des affaires. Et les affaires, vous le savez, dans notre pays et dans notre siècle de positivisme et de mercantilisme, quand un homme "vaut tant" par les dollars qu'il possède et pas grand'chose quand il n'a pour lui que la sagesse et la pauvreté de Bias, sont dorenavant le point capital et la question vraiment importante dans la vie."

II

Ce langage, à vrai dire, qui peut paraître "utilitaire" comme Bentham ou Barème, sans l'être toutefois et sans prouver une raison supérieure, n'est assurément pas le langage de l'"Abeille", la courageuse et vivante doyenne de la presse française en Louisiane, l'organe toujours honorable et hautement autorisé qui a derrière lui soixante-dix ans de bons et loyaux services, de dévouement à la Louisiane, de patriotisme et de fidélité à la langue des Villeré, des Derbigny, des Romans, des Mouton et des Hébert, qui fut aussi, si nous ne nous trompons point, la langue de Lafayette lui-même.

Car nous croyons que Lafayette parlait français, et nous n'avons jamais entendu dire que Washington lui en ait fait un crime, voire même un reproche.

Nous avons également souvenir, avec beaucoup d'autres du reste, que Pierre Soulé—non pas Peter Soulé—le magnifique orateur à la voix puissante, au geste superbe et à l'œil fulgurant, fit en français de très beaux discours à la Nouvelle-Orléans et en Louisiane; et quand Pierre Soulé, Sénateur au Congrès des Etats-Unis, prit la parole en anglais au Capitole de la nation américaine, ce ne fut pas sans l'admiration et les applaudissements de collègues deux fois grands comme les sénateurs d'aujourd'hui, puisqu'ils s'appelaient Clay, Webster et Calhoun, et que l'éloquence d'alors était celle des législateurs véritables, des hommes d'Etat de haute taille et des patriotes qui pensaient, parlaient et vivaient dans la croyance et dans l'esprit des héros de la Révolution et des Pères de la patrie américaine.

Oui, la langue du Sénateur Pierre Soulé, claire, sonore, éclatante, imagée au besoin, harmonieuse dans sa période et sa prononciation, élevée par la pensée et par l'expression, noble dans ses sentiments et sa grandeur, comme frappée au génie de deux civilisations incontestables et vivantes, de deux langues également civilisées et puissantes, fit sensation au Congrès des Etats-Unis. Quand Soulé devait prendre la parole au Sénat, les tribunes étaient combles, et chacun voulait entendre ce Français qui parlait si admirablement l'anglais.

III

Lorsque le créole louisianais, instruit, éclairé, possédant bien la langue française qu'il considérait presque comme sa langue maternelle, parlait l'anglais au barreau, à la tribune, à la Législature de son Etat ou au Congrès lui-même, vous savez bien que cet homme de deux langues, comme éclairé par deux lumières, parlait peut-être mieux l'anglais, plus richement, plus agréablement, avec le charme d'une prononciation plus harmonieuse ou moins dure, que l'Anglo-Saxon d'une seule langue. Il y avait dans son organe un assouplissement, une flexibilité et une musique que l'on ne trouvait pas dans le monoglotte son voisin, et ce monoglotte lui-même le reconnaissait volontiers. Quant aux idées, elles étaient plus abondantes, puisées à deux sources, mieux comparées, prenant une forme plus originale, souvent rajeunies par une expression heureuse ou par un tour de phrase nouveau.

Il en est encore de même aujourd'hui avec ceux qui ne sont point anglo-saxonnisés, sous prétexte d'américanisme, jusqu'à l'oublie ou au rejet de la langue maternelle avant tout. Ceux-là sont intellectuellement les supérieures des autres, et quand un homme possède la supériorité intellectuelle, avec des connaissances plus variées et un savoir double, il faut bien croire qu'il est mieux armé pour la vie et pour les œuvres. Il ne peut pas être l'inférieur dans le combat et pour le succès. Il triomphera sans doute, et la conscience de sa valeur est déjà un gage et une garantie de commandement et d'honneur sur les autres.

Puis, à propos de langues, quand on est monoglotte, quand on ne connaît que sa langue, n'en parlant qu'une ou n'en écrivant qu'une, est-on vraiment certain de bien connaître cette langue, de la comprendre comme elle doit être comprise, de la parler avec intelligence et de l'écrire avec toute la gloire et toute la grandeur du génie? Votre propre langue n'a-t-elle rien de commun avec les autres?

Tous les grands auteurs et tous les écrivains de marque ont été ou sont des classiques.

IV

Mais si l'*Abeille*, avec sa foi, sa fidélité à un passé qui n'a rien d'inglorieux, son amour pour la langue que notre ami Placide Canonge avait le droit de trouver très belle et de parler, n'entend point oublier, apostasier devant le temps qui parfois commet des erreurs, brûler comme faux ses dieux qui ne le sont pas, puisqu'ils sont les pères et que leur langue était sacrée, il faut aussi que justice soit rendue à ceux qui ont, tout comme elle en Louisiane, le pieux respect et le culte pour la langue des pères, des mères, des aïeux, de ceux dont Gayarré a dit si consciencieusement l'histoire et qui certainement ont laissé derrière eux des fils qui se souviennent et dont les noms n'ont pas cessé d'être respectables et respectés. La mémoire est une vertu. Il faut toujours plaindre ceux qui oublient.

"L'Athénée Louisianais," ce groupe d'élite, ce groupe de savants, de docteurs, de professeurs, de littérateurs, d'amis des lettres et des choses qui sont belles, ce groupe "digne d'un consul", comme disait le poète Horace, mérite donc la reconnaissanée de ceux qui pensent bien, ne sont ni ingrats ni oublieux, ont la touchante mémoire du cœur qui ne renie pas et qui ne craint point d'aimer.

En vérité, l'"Athénée Louisianais" est l'ami dévoué et éclairé de la langue française en Louisiane, sa voix la plus autorisée parmi nous, celui qui est tout à la fois le précepte et l'exemple dans l'œuvre de piété courageuse qu'il s'est noblement imposée devant l'anglo-saxonnisme et l'anglomanisme voulant butleriser et goddamer la Nouvelle-Orléans de Bienville et la Louisiane de ses ancêtres.

A ce titre seul, lorsque la défection devient une loi pour beaucoup sinon pour tous, lorsque le doute fait le découragement ou l'indifférence, l'"Athénée louisianais" mérite vraiment tous nos respects et notre plus entière sympathie. Nous ne devons point lui ménager notre estime, et s'il est, comme on a dit des Athénées, "le signe d'une époque de décadence," il n'en aura pas moins eu la vertu du dernier combattant et le linceul des braves."

Après tout, croyez-vous que la langue française soit morte?

V.

Il en est encore d'autres ici, hommes et femmes, femmes plutôt qu'hommes peut-être, mais certainement grands par le cœur, nobles par les sentiments et courageux par l'esprit, qui ont conservé parmi nous le culte de la langue française et qui savent lui rendre l'hommage du penseur, du littérateur et du poète.

Que n'avons-nous leur plume et leur parole pour plaider notre cause, soutenir notre thèse, dire bien ce que nous ne disons que tristement et pauvrement?

Et si justice ne leur est pas toujours rendue, car l'on est rarement prophète en son pays, et si les petites jalousies découragent jusqu'aux esprits les plus élevés, nous n'en devons pas moins les honorer comme il convient, soucieux de leur approbation, désireux de les imiter et fiers de leur triomphe.

Car ceux-là sont plus braves que nous ne le pensons, et ceux-là, tout en n'ignorant point les langues qui enrichissent l'esprit, savent bien que la langue française, leur préférée, est un magnifique et généreux instrument de pensée, de parole et d'écrit, le verbe véritable du poème humain et divin.

Devons-nous oublier aussi, dans cette causerie sans art et qu'on nous pardonnera, car il faut pardonner aux vieux radoteurs, que la langue française, malgré tout et malgré son interdiction légale, est encore en Louisiane presque exclusivement la langue de la chaire religieuse, et que si notre vieil ami Perché revenait parmi nous, après avoir comparé les différentes langues qu'on parle au séjour des braves gens où l'on va par le chemin de la charité et des bonnes œuvres, il retrouverait encore, vivantes, parlantes, chrétiennes, françaises par la langue, les chaires sacerdotales où sa franche parole fut bien des fois éloquente et d'où ses sages conseils et ses enseignements sont tombés sur les têtes de tant de fidèles et de tant d'amis?

Et qui donc n'aimait pas cet excellent archevêque, l'homme au grand cœur dans les mains et l'esprit supérieur qui appelait les protestants ses "frères séparés"?

Des frères séparés se réunissent dans l'amour de Dieu, qui est le père commun.

VI

L'Evangile est assurément beau dans toutes les langues, très beau, divin.

Nous l'avons lu en grec, qui est la langue superbe.

Nous l'entendons lire en latin, langue magistrale aussi et harmonieuse, à moins qu'elle ne soit prononcée à l'anglaise.

Dire que l'anglais est une langue dans laquelle l'Evangile perd de sa grandeur, de sa vérité et de sa divinité, parce qu'il y a des brouillards sur la Tamise et qu'il y eut plus de poésie sur le lac de Galilée que dans les rues de Londres, est une chose que nous ne disons pas et que nous ne devons pas dire.

Mais s'il est une langue qui peut avoir autant que possible la grandeur et la beauté de l'Evangile, posséder quelque chose de son amour et de sa tendresse, dire ses espérances et ses consolations, croire avec la foi de l'apôtre, prier avec toute l'ardeur d'un saint ou d'une sainte, pleurer comme la Madeleine au pied de la croix du Sauveur qui meurt en bénissant, ce n'est peut être pas la langue anglaise des marchands du Strand ou des banquiers de New-York.

De toutes les langues aujourd'hui vivantes, parlées, avec lesquelles on enseigne, on instruit, on persuade et l'on convainc, la plus belle en sa clarté, la plus tendre en sa bonté, la plus douce en sa suavité, la plus chrétienne, la plus humaine et la plus évangélique, faite pour les lèvres de l'homme qui ne ment pas et pour les lèvres de la femme qui sourit, est bien véritablement la langue française.

Depuis "Louis XIV et son Siècle"—très vaste sujet que l'Athénée-Louisianais donne en concours aux amis de la langue française en Louisiane, et pour qui nous gagnerions le prix si le désir suffisait—jusqu'à nos jours, quelle langue dans le monde, autre que la langue française de la chaire et de l'éloquence sacrée, a eu des orateurs plus brillants, plus éclatants, d'une plus grande souveraineté de pensée et de génie, que la langue de Bossuet, de Boudloue et de tant d'autres.

Mais rentrons humblement dans notre sujet.

J. GENTIL.

PREMIER CHAGRIN.

I

Après avoir prestement enlevé sa robe de mariée et vêtu son costume de voyage, Anne-Marie redescendit dans le vestibule. Paul Fortier, le chapeau sur la tête, l'attendait. Il ouvrit avec précaution la porte du jardin et murmura d'une voix fébrile:

—Sortons sans bruit; évitons les adieux: ça vaut mieux.

Elle le suivit sans objection, car elle avait prévenu ses parents qu'elle partirait ainsi, furtivemet, afin de ne pas troubler la fête de famille. Côte à côte, ils se hâtèrent devant les fenêtres illuminées de la vieille maison provinciale. Derrière les vitres du grand salon, une clarté chaude, une animation de bal contrastaient violemment avec l'ombre humide et l'immobilité silencieuse du jardin.

Au passage, parmi le va-et-vient des silhouettes sur les vitres ternies de buée, Anne-Marie chercha à reconnaître l'ombre de sa mère, de son père ou de son frère, car elle eut le désir de les voir encore une fois, de leur envoyer de loin son adieu de jeune fille, en touchant son cœur sous son mantelet pour leur porter bonheur, ainsi qu'elle faisait toute petite, dans ses prières superstitieuses. Mais Fortier, son mari, —son mari depuis le matin!—pressa le pas dans une peur de rappels ou de rencontres qui les forceraient à revenir, à rentrer, à subir des souhaits et des baisers sans fin. Ils tournèrent l'angle de la maison et traversèrent le potager pour atteindre le vieil escalier de pierre effritée qui montait à la vigne en terrasse. Là-haut, devant la petite porte verte, ils trouveraient le sentier serpentant en pleine campagne, et en dix minutes ils gagneraient la station; les bagages expédiés d'avance, ce départ très simple, sans fracas les mettait à l'abri de la curiosité du village et leur ménageait tout de suite le tête-à-tête.

La veille, Anne-Marie avait fort approuvé cette idée de Fortier, mais à présent cela la troublait de quitter si brusquement tant de choses et tant de gens aimés, de passer sa vie devant les bosquets familiers, d'effeuiller de l'envolée de ses jupes les pivoines, les iris qu'elle-même avait plantés. Et, en haut de l'escalier, près de la petite porte verte, son cœur battait si fort que le souffle lui manqua. A l'idée que, tout à l'heure, elle ne verrait plus ni les pelouses ni les acacias retombant sur le toit brun, elle n'eut plus de courage et elle s'arrêta.

—Quelle heure avez-vous? demanda-t-elle doucement.

—Dix heures et demie.

—Le train est à onze heures quinze. Il nous faut un quart d'heure, tout au plus, pour aller à la gare. Nous avons donc beaucoup d'avance.

—Et elle continua plus doucement encore:

—Voulez-vous me permettre de me reposer ici, en haut de l'escalier, sous cette tombée de lilas? Personne ne nous voit, personne ne se doute que nous sommes encore là. On ne nous dérangera pas, et cela me fera bien plaisir de regarder encore ma bonne vieille maison!

—Mais,—fit-il, contrarié et dans un malaise de cette demeure où n'était rien de son passé à lui,—n'aurions-nous pu reposer hors d'ici dans le sentier?

Elle leva vers lui son joli visage pâle et elle lui sourit dans le tiède clair de lune qui la baignait mollement; puis, elle murmura dans une câlinerie nuancée de mélancolie:

—Ayez quelque indulgence, Parisien sceptique, pour mes sentimentalités de jeune provinciale. Là-bas, je vais être à vous seul et pour tous les autres soirs d'une existence commune. Aussi ce dernier soir de ma vie de jeune fille, ce dernier soir ici où je ne revivrai plus jamais comme j'ai vécu, ne me l'abrégez pas trop! Laissez-moi, pour toujours, me bien remplir les yeux, me bien remplir le cœur de tout cela...qui déjà est du passé pour moi.

Elle s'était assise sur la marche moussue, sa place favorite, et, les mains croisées sur les genoux, dans sa pose ancienne de petite fille recueillie et silencieuse, elle regardait, regardait, regardait...

II

Résigné en apparence, mais froissé dans son amour-propre, qu'elle pût dégager de lui sa pensée et la fixer ailleurs, il s'assit près d'elle, dans l'ombre des lilas qui lui cachait l'expression de son visage. Un agacement lui vint de cet apaisement comtemplatif. Non pour la chagriner, mais afin de ramener son attention sur lui et aussi dans une pointe d'inconsciente jalousie, Paul Fortier demanda:

—Vous l'aimez, cette vieille maison?

—Beaucoup.

—Elle date de la Restauration, n'est-ce pas?... Un style composite assez lourd.

—Je ne sais pas.

—Moi, je préfère le moderne; chez moi tout est neuf, et dans un besoin égoïste, irraisonné, d'écouler son humeur excitée aux corvées de la journée, il reprit sans transition:

—Votre maire a été lent, mais votre curé lui rend des points; j'ai cru qu'ils n'en finiraient pas!

Elle répondit, les yeux embrumés de tristesse:

—Ils étaient émus, les pauvres gens!...ils m'ont vue si petite!

—C'est comme au déjeuner, le discours de votre oncle, les vers de votre parrain; j'ai eu un mal du diable à m'empêcher de rire.

—Ils ont écrit cela de bien bon cœur.

—Je ne dis pas, mais c'était d'un poncif! Et dire que tout le monde s'est ému de ces méchantes rimes! Votre père, votre mère en ont versé des larmes! D'ailleurs, j'ai cru remarquer que, dans votre famille, on pleure facilement.

Silencieuse, elle fixait toujours la vieille maison, mais les regards de plus en plus embrumés de chagrin.

—Vos parents, reprit-il, sont d'excellentes gens, mais faibles, extrêmement faibles...vis-à-vis des domestiques d'abord, —le service est d'un relâché!—puis pour votre jeune frère...

Elle fit un effort et dit d'une voix changée:

—On le gâte un peu, c'est vrai. Mais c'est un bon et brave enfant. Et il était, pour moi, gentil...oh! si gentil!

—Je lui en veux du bien; mais il m'a fait, à moi, convenez-en, une mine assez grise.

—Nous ne nous quittions pas. Il va être tout seul maintenant; cela lui fait de la peine. S'il est un peu jaloux, vous devez lui pardonner...

—Je l'excuse. Seulement sa fuite farouche quand vous êtes montée changer de robe, puis cette idée d'aller s'enfermer dans sa chambre où vous avez pu, tout aussi bien que moi, l'entendre sangloter, avouez que c'était ridicule. Je vous dis que dans votre famille on pleure pour un rien

Elle ne trouva pas de réponse, les yeux cernés de douleur, toute pâle dans l'ombre des lilas; il ne s'aperçut pas de son émotion et lui toucha l'épaule:

—En avez-vous assez?...Venez-vous, manitenant?

III

Elle regardait toujours la maison, avidement. Alors, il lui passa le bras sous la taille, la releva la mena vers la petite porte verte. Elle mettait toute son énergie à surmonter sa défaillance, à ne pas trahir son trouble, à ne pas pleurer, puisqu'il trouvait cela ridicule; elle était résolue à partir avec lui, tout droit, sans se retourner.

Mais quand, le seuil franchi, elle comprit que la porte allait se fermer et que ce serait fini, qu'elle n'apercevrait plus les pelouses, ni les acacias retombant sur le toit brun, elle eut une impulsion, un désir puéril, violent, superstitieux, de voir, de voir encore, de voir une dernière fois. Elle avança la main, la posa fiévreusement sur le chambranle du plâtre. Et justement Fortier tirait à lui le battant d'une hâte si brusque qu'il lui pinça les doigts.

Elle poussa un cri, non de souffrance physique, mais un cri où elle put, dans le soulagement immense d'une diversion, exhaler en grosses larmes et laisser éclater toute l'angoisse qui lui gonflait le cœur.

—Ah! vous m'avez fait mal... très mal... beaucoup de mal!

Il lui saisit la main, vit qu'il n'y avait pas de sang, une eraflure à peine; il se rassura:

—J'ai eu peur. Je croyais vous avoir écrasé la main. Ce ne sera rien.

Et, dans cette sente solitaire, plus libre, délivré du malaise de la vieille maison, il lui baisa les doigts, longuement, amoureusement, la consolant comme on console les bébés:

—Oh! les pauvres petits doigts!... Les pauvres petits douillets!... Tenez... je les guéris!

Et, de fait, l'éraflure ne la brûlait même plus, mais, au souvenir des paroles décevantes, au fond, tout au fond de son cœur, cela saignait toujours. Elle pleurait. Il ne s'expliquait pas tant de larmes pour une égratignure et, quoique impatienté, il lui rebaisait les doigts, répétant:

—Ce n'est donc pas guéri? je n'y ai donc pas mis encore assez de baisers, dites, pas encore assez?

Honteuse de lui paraître si enfant, désolée de ses sanglots nerveux qu'elle ne pouvait maîtriser, lui en voulant aussi de n'avoir pas deviné le motif vrai de son chagrin, elle ne trouva à balbutier que la phrase étourdiment cruelle dite par lui tout à l'heure.

—Ne faites pas attention; vous l'avez remarqué vous-même: dans ma famille... on pleure pour un rien!

Il ne saisit pas l'indéfinissable ironie de sa douleur; il rit:

—Enfin, vous en convenez!

Et il l'entraîna de nouveau, rapidement. Elle ne dit plus rien. Mais, maintenant, à travers ses yeux brouillés de larmes, la gare avec ses petites lumières scintillantes, le coteau, les bois, les champs, cette campagne qu'elle connaissait si bien lui parut tout à coup un pays étranger, inconnu, très obscur. Et bien que frôlant le jeune homme, pour la première fois elle se sentit toute seule,—toute seule dans la nuit.

L'agitation en Allemagne.

L'agitation grandit en Allemagne et la *Gazette de Voss* se demande sérieusement si on va.... supprimer le suffrage universel, remplacer le Reichstag par une assemblée, prise parmi les membres de tous les Landtags de l'empire. "Ce serait, ajoute la feuille libérale, le commencement de la fin."

Les journaux d'opposition considèrent comme probable, la retraite de M. Hohenlohe après le voyage de Russie. Les officieux, au contraire, s'efforcent de calmer l'opinion.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* ne voit rien, dans les changements survenus, qui indique une "ère politique nouvelle". Quant au bruit de retraite de M. de Hohenlohe, ajoute-t-elle, il ne repose sur aucun fondement. Le *Post* remarque de même qu'en s'adressant au ministre badois Buchenberg l'Empereur a marqué son désir de continuer la politique des traités de commerce. Le baron de Marschall était le partisan le plus décidé du bimétallisme réclamé par les agrariens, donc, il n'y a rien d'inquiétant dans le remaniement ministériel.

On a ici de mauvaises nouvelles d'Orient. Un télégramme de Belgrade annonce au *Post* que les Arnautes ont franchi la frontière serbe et que les Albanais ont franchi la frontière monténégrine.

Le *Berliner Tageblatt*, la *Gazette de Voss*, la *Correspondance internationale* disent que, d'après leurs renseignements particuliers, la Turquie n'est pas disposée à évacuer la Thessalie.

L'AUTOMOBILISME.

"L'automobilisme" est, paraît il, une vieille personne!

Roger Bacon prédisait qu'un jour on pourrait construire des chars qui se mettraient et se maintiendraient en mouvement sans emploi de la force impulsive et attractive du cheval.

L'automobilisme était deviné au douzième siècle par le savant moine Jean Hauth à Nuremberg, qui fabriquait des chariots roulant par ressorts et faisant deux mille pas en une heure; on ne dit pas si ce record fut battu. Un Anglais méditait en 1645 de faire des carosses qui: "iront et reviendront de Paris à Fontainebleau, le même jour, sans chevaux, par des ressorts "admirables." Un essai fut fait dans l'enclos du Temple, mais le mécanisme primitif ne donna aucun résultat appréciable; vers 1780, Olivier Evans, de Philadelphie, écrivait: "J'imagine les moyens d'appliquer la machine à vapeur à faire marcher les voitures sur les routes pavées."

On vit des voitures à vapeur au commencement de ce siècle, mais ces essais rudimentaires ne pouvaient faire prévoir la vulgarisation du fiacre et de l'omnibus mécanique!

M. GLADSTONE.

On a bien souvent mis en lumière l'université des connaissances de M. Gladstone. Le *grand old man* n'est pas seulement l'homme d'Etat que l'on sait, qui à quatre-vingt-deux ans passés était premier ministre: c'est encore un écrivain de haute envergne et un savant de premier ordre. Il vient de nous être révélé que M. Gladstone, dans sa jeunesse, a voulu conquérir aussi des lauriers comme auteur dramatique. A vingt-cinq ans, il écrivait une pièce sur la retraite des Dix Mille, racontée dans une prose superbe par l'historien Xénophon.

Il réservait le principal rôle à Kean ou à Young, deux plus grands acteurs acteurs. Malheureusement, aucun directeur de théâtre ne consentit à accepter la tragédie du jeune étudiant. Elle parut trop sévère.

M. Herbert Gladstone, interrogé par un reporter au sujet de l'authenticité de cette nouvelle, ne l'a pas niée, mais a déclaré qu'il ignorait quel en était le fondement... Les pères ne révèlent pas toujours à leurs péchés de jeunesse.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

AUTOUR DU DEVOIR

PAR

LOUIS VAUTIER

—Suite—

Sur le perron, un groupe de fillettes attendaient pour présenter aux époux bouquets et compliments; il fallut remercier, écouter ensuite les félicitations des grands parents, des amis, présider le lunch.

La journée entière s'écoula sans qu'ils eussent pu échanger une parole. Enfin, le soir, Madeleine ouvrit le bal champêtre que Mme de Gèvres donnait à la jeunesse du pays, à laquelle se mêla bientôt celle du château.

Au milieu de l'entrain général, la nouvelle épousée gagna son appartement, où Lucien allait bientôt la rejoindre.

Une peur de ce mystère d'amour, de cet inconnu la prenait maintenant. En l'embrassant plus tendrement que de coutume, son aïeule lui avait recommandé une soumission absolue aux désirs de son mari, quelque étonnement qu'elle put en ressentir, et, malgré sa confiance en Lucien, elle se sentait inquiète, oppressée d'angoisse. Le mariage demandait donc des sacrifices bien pénibles, puisqu'elle avait surpris des larmes dans les yeux de sa bonne grand'-mère. Les deux oreillers soigneusement rangés dans le lit immense, s'avançant au milieu de la pièce, lui causaient une sorte de surprise et d'effroi, appelant des touffes de roses sur ses joues, palies par la fatigue de cette journée, surtout par l'angoisse de cette attente.

Ses cousines, demoiselles d'honneur, après l'avoir débarrassée de son long voile, de sa couronne, dont chacune avait pris une fleur, espérant qu'ainsi, suivant l'antique superstition, elles se marieraient dans l'année; ses cousines s'étaient retirées depuis longtemps, l'abandonnant aux soins de la vieille Nanie, et elle demeurait debout, auprès de la cheminée où flambait un feu clair, hésitant à se dévêtir.

Nanie s'agitait autour d'elle, n'osant lui adresser la parole; enfin, voyant qu'elle ne faisait aucun mouvement.

Eh bien, mamzelle, fit elle, M. Lucien doit s'impatienter.

Cette phrase fit tressaillir Madeleine.

Elle avait raison Nanie, la jeune femme ne s'appartenait plus, elle se devait à Lucien.

Lentement, elle dégrafa son corsage, posa sur un guéridon le bouquet parfumé qu'elle avait porté tout le jour, puis, elle laissa la vieille bonne détacher un à un les jupons floconnés de dentelles, qui jonchèrent le sol, semblables aux pétales d'une marguerite effeuillée. Le corset de satin blanc les rejoignit bientôt et ses longs cheveux s'épandirent sur ses épaules. Nanie fit deux tresses, et, peureuse, Madeleine se blottit tout au fond de ce grand lit, qu'elle allait partager avec Lucien.

Elle entendit à peine le bonsoir de Nanie, ses dents claquaient, une terreur folle agitait ses membres d'un tremblement convulsif. Et pourtant cette angoisse était délicieuse.

Deux coups timides frappés à la porte, mirent le comble à l'épouvante de Madeleine. Au lieu de répondre, elle cacha sa tête sous les draps et retint son souffle. Après un instant d'hésitation, la porte s'ouvrit, Lucien entra. A la lueur de la veilleuse répandant dans la chambre une clarté indécise, augmentée par instants de la flamme du foyer qui dansait dans l'âtre, il s'approcha du lit.

Madeleine ne pouvait le voir, mais elle entendait chacun de ses mouvements, avec une singulière lucidité. Il demeura quelques secondes immobile, puis, se penchant vers elle:

—Pourquoi vous cacher ainsi, Madeleine? Est ce que je vous fais peur?

Sa voix tremblait, elle craignit de lui avoir fait de la peine et, découvrant son visage, sans oser pourtant regarder le jeune homme, elle murmura très bas:

—Un peu.

Alors il lui parla longtemps, doucement, et peu à peu, sous la caresse de cette voix aimée, la frayeur de Madeleine s'évanouit.

Le lendemain ils se retrouvèrent seuls dans le grand château. Mme de Gèvres elle-même avait quitté sa demeure afin de laisser les jeunes époux jouir en liberté d'eux-mêmes.

Ah! les adorables journées! Ce printemps perpétuel de la Provence chantait dans leurs cœurs son hymne de joie. Chaque matin, comme les enfants assoiffés d'air, de lumière, ils couraient dans les champs emperlés de rosée, cherchant dans les buissons les noisettes et les mûres sauvages, se les donnant de lèvre à lèvre, riant sans cause et sentant dans leurs âmes une plénitude de joie.

L'après-midi était occupée par la lecture de quelque poète: Chénier, Musset, Hugo; puis, lorsque venait le crépuscule, appuyés l'un à l'autre ils allaient comme en un pieux pélerinage, s'asseoir sous le berceau de lauriers roses. Lucien enlaçait de son bras la taille souple de sa compagne, elle appuyait sa tête à son épaule et ils demeuraient ainsi, ivres d'amour et de bonheur.

Il y avait un mois entier que durait cette monotonie charmante, lorsqu'enfin Mme de Gèvres vint interrompre leur solitude.

Madeleine se jeta dans ses bras et la couvrit de baisers. N'était-ce pas elle qui avait préparé et accompli son bonheur.

Pourtant sa présence allait mettre fin à cette expansion de toutes les heures, à laquelle les jeunes époux s'étaient accoutumés.

Certes l'aïeule leur était indulgente et bonne, mais elle ne pouvait comprendre cet abandon.

Une certaine solennité avait toujours existé dans ses rapports avec M. de Gèvres; elle avait redouté l'ennui comme le pire des maux et s'était appliquée de son mieux à le combattre.

Une grande pratique du monde l'y avait aidée et une piété éclairée avait suffi à ses aspirations. Elle reconnaissait des travers à la société, mais elle n'eût pas compris que l'on s'affranchît des obligations qu'elle impose, ni que l'on pût vivre en dehors d'elle.

Elle fut très contrariée d'apprendre que Madeleine n'avait encore répondu à aucune des lettres de félicitations adressées le jour de son mariage et l'obligea à réparer cet oubli sans tarder. Elle blâmait du reste cette absorption d'eux-mêmes, qui devait, assurait-elle, amener à bref délai la satiété.

—Prends garde, Madeleine, répétait-elle souvent, ton mari s'ennuiera, et l'ennui est toujours dangereux dans un ménage.

—Mais grand'mère, Lucien ne peut s'ennuyer puisque je l'aime.

—Aujourd'hui, certainement, mais, la lune de miel n'est pas éternelle et,....

—Ah! grand'mère, ne me dites pas que Lucien cessera un jour de m'aimer!

Et Madeleine prise d'une soudaine et terrible angoisse, sentit ses yeux se remplir de larmes.

Ah! l'expérience, la vieille expérience, caduque et renfrognée! Quelle manie ont donc les vieillards, même les meilleurs, de vouloir vieillir les jeunes gens! Ne savent-ils donc pas que cette expérience, qu'ils s'efforcent de leur inculquer, est autant de miasmes empoisonnés qu'ils soufflent sur leur printemps, sur leurs rêves, sur leurs illusions,—ce qu'il y a de meilleur en cette vie.

L'expérience! Puisse-t-elle ne jamais exister pour les êtres aimés. N'est-ce pas pas pour eux l'angoisse, la désespérance, l'anéantissement.

L'ignorance de l'humanité est le plus grand bienfait dont le ciel puisse doter une âme.

Avec les meilleures intentions, Mme de Gèvres avait fait un mal affreux à Madeleine et cette conversation devait, par la suite, avoir des conséquenees terribles sur sa destinée.

Un doute était entré dans son âme. Il se pourrait qu'un jour Lucien s'ennuyât auprès d'elle! Il se pourrait que ce calme, cette sérénité ne suffisent plus à son bonheur!

Et chaque matin elle s'éveillait en des palpitations violentes, inquiète d'un soupir, d'un pli de son front. Etait-il déjà las? Et elle ne reprenait sa gaité que lorsque rassurée par la tendresse passionnée qu'elle lisait dans les regards de son mari, elle se jetait dans ses bras, babillant comme un oiseau, se grisant de ces mots, bégayés très bas, qu'ils ne pensaient être seuls à comprendre, et qui en réalité, sont l'idiome de l'amour dans tous les siècles.

Mais si quelque contrariété assombrissait le visage du jeune homme, Madeleine sentait de nouveau son âme angoissée et, nerveusement elle questionnait:

—A quoi penses-tu?

Un jour que la pluie tombait à torrents, que le ciel morne et bas, semblait s'écraser sur la tourelle du château, elle fut sérieusement alarmée. Lucien avait baillé plusieurs fois. Tout de suite, sans plus réfléchir, elle